

Éditorial

Patrick Maurières Picasso et Aragon – un roman inachevé

Voilà une relation et une complicité qui n'a jamais été travaillée, ou si peu.

Nous l'abordons avec modestie à l'occasion du cinquantième anniversaire de la disparition de Pablo Picasso, à partir d'une preuve intangible de ce lien dans les *Lettres Françaises*, le journal d'Aragon. De la libération jusqu'au dernier numéro du prestigieux hebdomadaire en 1972, Picasso y est présent. Le dernier bouleversant éditorial d'Aragon pour l'hebdomadaire qui baisse le rideau est accompagné d'une magnifique gouache sur carton de Picasso avec ce commentaire de la main de l'artiste « Pour Louis Aragon ».

L'ultime roman d'Aragon *Théâtre Roman*, lui, se clôt par un poème écrit le jour de la mort de Pablo Picasso.

L'histoire disais-je reste à écrire.

Quand Aragon naît le 3 octobre 1897, Picasso a 16 ans et est déjà un peintre virtuose « Je n'ai jamais fait de dessin d'enfant. A 12 ans je peignais comme Raphaël ».

1914, Aragon est sur le front, Picasso à Paris et déjà au sommet d'un art qu'il ne cesse de réinventer chemin faisant. L'immigré espagnol que la France refusera de reconnaître comme l'un des siens et répondra négativement à chaque demande de naturalisation, la lui proposant enfin, tardivement, très tardivement, alors qu'il est devenu l'artiste mondialement consacré. Picasso la refusera de même que pour la légion d'honneur que l'on voulut lui remettre dans son grand âge. Le surréalisme naît et ces acteurs sont en admiration pour Picasso. La rencontre a lieu. Aragon en est avec André Breton qui vont ainsi persuader le grand collectionneur Jacques Doucet d'acquérir *Les Demoiselles d'Avignon*, tableau qui dès sa présentation en 1905 a fait scandale. Picasso a dorénavant sa place dans la revue *La Révolution surréaliste* à partir de 1925.

10 ans plus tard, Aragon est devenu un acteur important du parti communiste, un choix qui engage sa vie. C'est un poète et romancier brillant, un journaliste remarquable, un rédacteur en chef de revues diverses, qui s'engage dans son premier combat politique d'envergure, celui contre la guerre coloniale du Rif que Picasso, anti militariste connaissait, puisque son oncle le général Juan Picasso González, était l'auteur d'un rapport au vitriol mettant en cause la stratégie espagnole dans la répression du soulèvement du Rif marocain en 1921.

1936, la Guerre d'Espagne va une fois de plus les réunir et bon an mal an ils ne vont plus se quitter. Ces deux-là vont s'engager corps et bien dans la défense de la République, Picasso frappera le monde avec *Guernica* et un Aragon sera très actif dans la mobilisation se rendant en Espagne, mobilisant les intellectuels, organisant la solidarité. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la correspondance intime entre Triolet et sa sœur Lili Brick, qui à elle seule, indique la qualité des liens tissés, affectueux, artistiques, politiques bien sûr, loin, si loin des médisances que l'on peut lire encore.

L'histoire disais-je reste à écrire.

Plus tard Picasso apprenant l'état de santé précaire d'Elsa ne manquera pas de s'en inquiéter auprès de ces proches rapporte son ami et directeur du journal *Le Patriote de Nice*, Georges Tabaraud.

Pendant l'occupation un homme va compter beaucoup pour Picasso, un très proche d'Aragon qu'Éluard lui présente en 1944. Laurent Casanova dirigeant communiste et résistant va devenir

un complice et un ami de Picasso, caché par un proche du peintre, Michel Leiris au 53 bis quai des Grand-Augustins, Picasso habitant au n° 7. Françoise Gilot dans *Vivre avec Picasso* indique que Casanova fit une grande impression à Picasso. De fait au fil des décennies qui vont s'écouler, on retrouvera souvent Casanova sur les photos avec Picasso, toujours un peu en retrait.

En 1944, Picasso rejoint le parti communiste, il a 63 ans « *la suite logique de toute ma vie, de toute mon œuvre.* » dira-t-il. Cette adhésion qu'il ne remit jamais en cause fut gaussée par nombre de commentateurs ou biographes à charge comme Joseph Chiari qui dans son livre *Picasso* (Editions Buchet Chastel) écrit « *l'artiste Picasso n'a rien à voir avec un membre du parti communiste. Le naturalisme social du parti et le subjectivisme esthétique du peintre ne peuvent se rejoindre* » et d'enfoncer le clou « *Picasso n'avait pas lu Marx, et ne s'en souciait guère. Il n'y a donc pas lieu d'attribuer son adhésion au parti communiste à l'aboutissement d'une réflexion...* » et patati et patata... Et qu'importe les explications de Picasso qui s'exprima sur cette question à plusieurs reprises, l'auteur en rajoute une couche indiquant que de toute façon Picasso « *n'avait jamais été réellement convaincu de l'idéologie communiste* ». L'histoire disais-je reste à écrire.

Quant à Aragon, lui il subira toute sa vie un tir concentré de ses adversaires et parfois anciens amis. Qu'importe, il trace son chemin, parfois il plie tel le roseau dans la tempête sans jamais rompre, ne perdant jamais de vue son objectif politique qu'il atteint lors du comité central d'Argenteuil en 1966 avec cette avancée sur la liberté totale des artistes et créateurs : « *Enrichissez-vous des œuvres ! Vous y trouverez des choses que vous ne découvrirez pas dans le mouvement politique au sens étroit du terme, vous vous priveriez d'atouts importants pour comprendre la réalité d'un monde que vous voulez transformer.* »

Jusqu'au bout Aragon combat, écrit, mais que son œuvre, fut décriée, dénoncée comme sulfureuse, souvent incomprise et parfois jusqu'au bout avec ce dernier magistral *Théâtre-Roman* pourtant qualifié par Daniel Bournonville comme « *le livre de trop* » dans *Aragon : la confusion des genres*, Paris, (Gallimard, 2012).

Excusez ce parallèle rapide si j'évoque à cet instant les ultimes œuvres de Picasso qui furent aussi l'objet de pratiques peu glorieuses. Le témoignage de Roland Dumas dans le quotidien *Le Midi libre* le 1^{er} juillet 2018 en est un triste exemple, insupportable. Voici ce que Roland Dumas qui fut l'avocat du maître dit au journaliste sur les dernières œuvres de Picasso « *Dans ses derniers jours, il ne dessinait que des sexes de femmes, et mettait ces dessins au crayon de côté. On les a trouvés après sa mort, il y en avait, 30, 40. Jacqueline, sa veuve, et son fils m'ont dit : "Dumas, qu'en pensez-vous ?" Je leur ai dit qu'ils avaient maintenant le droit moral sur ses œuvres, celui de divulguer ou de détruire, et que ces pièces n'étaient pas dignes du Picasso qu'on avait connu. Jacqueline a été d'accord, on les a descendues dans la cheminée, mais elle disait : "Je n'ose pas, Pablo, c'est sacré, c'est mon soleil". Elle a craqué l'allumette et me l'a donné, et je les ai brûlées* ». De quel droit cette forfaiture ? effacer à tout jamais le témoignage d'un artiste qui jusqu'au bout de sa vie ne cesse de créer, d'inventer, de questionner ?

De quel droit ce droit de juger de la dignité d'une œuvre ?

Je n'ose penser ce qu'aurait pensé Aragon de cet autodafé, lui dont les dernières années de vie choquèrent nombre de ses biographes.

On n'a jamais autant parlé de ces deux géants, surtout depuis leur disparition, avec des tentatives de révisions historiques s'appuyant sur des commérages des « on dit » comme une forme de révisionnisme qui tendrait à ne retenir qu'un Aragon et un Picasso digérables par la société du spectacle, faisant le tri dans les œuvres, ignorant les circonstances de la création.

Pierre Daix, qui fut le collaborateur puis le premier biographe, certes discutable, d'Aragon, mais c'est une autre affaire, écrit assez justement dans une de ses ultimes réécritures : « *il s'est*

raccroché depuis Blanche ou l'oubli (où Picasso soit dit en passant est présent) à ces cinq mots d'Hölderlin qu'il tenait de Denise : Was wir suchen ist alles. Ce que nous cherchons est tout ».
« *Ce que nous cherchons est tout* » Voilà peut-être ce qui réunit ces deux géants qui se sont croisés, ont créé jusqu'au vertige, qu'à partir de ce lien qu'offre les *Lettres Françaises* nous avons voulu présenter.

Picasso était très réservé vis à vis des médias et ses témoignages sont rares, sa présence quasi permanente dans le journal d'Aragon en est d'autant plus significative, comme sa présence dans l'œuvre poétique et les œuvres romanesques croisées.

Il y eut des moments difficiles, comme l'affaire du portrait de Staline en 1953, Aragon étant victimes d'une cabale des adversaires de Maurice Thorez et contraint à une forme d'humiliation publique et Picasso en colère refusant de commenter devant les journalistes faisant le siège de sa maison autrement que par ces propos : « C'est une histoire de famille » affaire qui laissa des traces, mais sans créer de ruptures définitives, enfin c'est notre hypothèse.

Picasso sollicité offrant toujours et encore des dessins en avant-première à l'hebdomadaire, répondant toujours aux sollicitations pour réaliser des affiches sur la paix, mais aussi contre la guerre du Vietnam, *Les lettres* présentant en avant-première les poèmes de Picasso, jusqu'à comme indiqué plus haut dans l'ultime numéro des *Lettres Françaises*.

En 1963, Aragon préface le livre consacré à Picasso, Saint-John Perse et Kafka par Roger Garaudy *D'un réalisme sans rivages*.

En 1964, Picasso a 83 ans. Il offre à chacun des membres du congrès du PCF à la Mutualité, une lithographie originale, portrait dit de Karl Marx (devenue pièce de collection) et y joint un télégramme lu dans l'euphorie générale avec l'ovation des 800 congressistes présents, dont un certain Louis Aragon.

Avec les pièces proposées dans cette exposition, nous livrons des indices sur ce lien fertile créatif et politique, sans en tirer des conclusions hâtives et définitives. En tout cas loin des contempteurs révisionnistes plus ou moins habiles qui sont toujours à l'œuvre.

L'histoire disais-je reste à écrire.

Patrick Maurières